

MINEM - CHARLÉLIE COUTURE - CAPTAIN BEEFHEART

N° 29 >> FÉVRIER 2011
rollingstone.fr

Rolling Stone



INTERVIEW!

BEADY EYE

*L'après-Oasis de
Liam Gallagher*

**LA PLAYLIST
DES STARS**

*Mick Jagger, Keith Richards, Bono,
MGMT, Lars Ulrich, Jack Johnson, etc.*

**MARIANNE
FAITHFULL**

*Conversation
avec une icône*

PATTI SMITH

*La genèse de
"Horses"*

ANNA CALVI

*Va-t-elle
sauver le rock ?*

STIEG LARSSON

*Enquête sur l'auteur
de "Millénium"*

FRANCE METRO : 5,95 € / BELGIQUE/LUX : 6,50 € / ITALIE : 6,50 € / ALLEMAGNE : 6,50 € / UK : 6,50 € / SPAIN : 5,95 € / SWITZERLAND : 6,50 € / CANADA : 10,95 CAD
M 01024 - 29 - F: 5,95 €





Beady Eye

La diagonale
du "fook"!

"Oasis light" pour les uns, "nouvelle sensation rock" pour d'autres. Beady Eye - Œil de fouine - voit le plus teigneux des Gallagher dégainer le premier, et ce contre toute attente, en compagnie des musiciens de son ancien groupe. Entretien made in London avec Liam Gallagher et ses acolytes.

P A R S O P H I E R O S E M O N T

LA MÉTÉO, PIRE ENNEMIE DU JOURNALISTE. C'EST PAR UN FROID de gueux que *Rolling Stone* débarque dans Londres enneigé, avec deux heures de retard, perturbations oblige. Le rendez-vous est fixé au Landmark Hotel, palace de style victorien, situé à deux pas de Regent Street - et plus précisément dans l'un de ses salons cossus, The Mirror Bar, privatisé pour l'occasion. Le genre d'endroit parfait pour déguster un vieux cognac hors de prix, à moins bien sûr que vous n'ayez plutôt un faible pour les cigares cubains. Les fauteuils en velours gris sont surmontés de coussins ostentatoires couleur vermillon, et des miroirs impeccables recouvrent les murs qui ne donnent pas sur la rue.

Il fut une période où ce décor luxueux aurait été susceptible de souffrir de la mauvaise humeur d'un Liam Gallagher écumant de devoir attendre un(e) journaliste en retard - frenchy de surcroît. Mais il faut croire que les temps ont changé depuis l'époque où Liam et son ancien groupe dévastaient leurs chambres d'hôtel entre deux bastons fratricides.

P H O T O G R A P H I E D E A N C H A L K L E Y

Car ce n'est pas trahir un secret que d'affirmer qu'au lendemain du départ de Noel, pas grand monde n'aurait parié un maillot de Manchester City sur l'avenir de Liam, en dépit de son indéniable talent de chanteur et de "greatest frontman of all times" comme le proclamait récemment le pas-doutout-chauvin-rock-magazine-british Q. Après tout, même s'il avait signé, ici ou là, une poignée de chansons respectables (dont "I'm Outta Time", en hommage à son héros, John Lennon, sur le dernier album du groupe), c'était bel et bien son frère ennemi préféré, Noel, qui avait largement ensemencé les graines de cette Oasismania qui allait réveiller le rock british des années 90 à grands coups de hits - fook off attitude en prime.

La suite de l'histoire, en toute logique, c'était donc à l'aîné des Gallagher de l'écrire, tandis que Liam, de son côté, se contenterait du business de la sape -

nos masques, on se met à nu. Ce n'est pas un album de rupture qui chouinerait sur le départ de Noel, non. Les gens attendent sans doute un putain de truc melleux, mais ils se gourent !

Andy Bell : *Different Gear, Still Speeding* est spontané, nous n'avons pas eu besoin de nous prendre la tête sur les chansons très longtemps... Cela l'a rendu opérationnel tout de suite.

Redoutez-vous la réaction des fans d'Oasis, même s'ils semblent déjà vous suivre, pour la plupart ?

A. B. : Peut-être un peu... On espère en avoir seulement pour Beady Eye !

L. G. : Oh, on va gérer. On n'a pas peur de qui que ce soit, et puis on accueille avec plaisir les nouveaux fans, c'est la moindre des choses. On est des gentlemen. Je suis un peu nerveux, mais c'est très bien, c'est ce qui est le moteur de ma vie, c'est mon putain de pouls, tu vois ce que je veux dire.

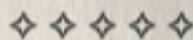
"NOEL, C'EST DU PASSÉ. DU PUTAIN DE PASSÉ !"

LIAM GALLAGHER À PROPOS DE SON FRÈRE

Pretty Green, sous influence mod - en attendant des jours meilleurs. Erreur. Sitôt le split officialisé, Liam s'affaire... aux affaires et fédère les ex-musiciens d'Oasis autour de lui, pour reprendre le fauteuil du leader laissé vacant. Il va désormais pouvoir écrire ses propres morceaux et mener la ligne musicale du groupe, ce dont il rêvait depuis des années.

Résultat : *Different Gear, Still Speeding*, le premier album sans le patron, déboulera fin février sous un titre qui fait table rase du passé (on peut traduire ça par : "un autre rapport - de boîte de vitesse -, toujours sur l'accélérateur"), précédé par deux singles supposés mettre le feu aux poudres, "Bring The Light" et "Four Letter Word" (question de réputation, imagine-t-on).

Pour l'heure, au Landmark, Gem Archer, Andy Bell et Chris Sharrock sont tous sagement assis face à leurs cappuccinos, s'amusant des plaisanteries de leur leader éternellement souriant. Suspect, on vous dit !



Aux dernières nouvelles, Noel travaille sur son premier album solo. Son ombre ne plane-t-elle pas trop sur le groupe ?

Liam Gallagher : Non, parce qu'on se permet plus de choses, aujourd'hui, et qu'on est finalement mieux sans lui qu'avec lui. D'ailleurs, même Noel le pense... puisqu'il nous a plantés ! Que les autres continuent à le voir, c'est leur putain de problème. Noel, c'est du passé. Du putain de passé.

Dans quel état d'esprit étiez-vous quand vous avez décidé de continuer après le départ de Noel ?

L. G. : Nous n'étions sûrs que d'une seule chose : continuer de faire du rock.

Vous sentez-vous plus épanouis en tant que musiciens qu'à l'époque d'Oasis ?

L. G. : C'est un album heureux, il ne respire pas la tristesse - même si c'est peut-être ce que les gens attendaient. On fait tomber ces putains de barrières qui nous prenaient la tête avant, on retire nos gants,

Enfin, peut-on dire que ce disque est une sorte de renaissance ?

A. B. : Quelque part, oui. C'est étrange comme situation : les gens nous connaissent, mais pas sous cet angle-là. Ils connaissent nos visages, bien sûr, mais ils ignorent notre rôle respectif au sein du groupe. Ça aussi, c'est neuf pour nous. Comment tout cela est arrivé, je ne pourrais pas vraiment te l'expliquer...

L. G. (*lui coupant la parole*) : Moi, je peux t'expliquer ce qui est arrivé ! C'est très simple, pour une fois. Noel nous a quittés, et nous avons décidé de continuer ensemble quelque chose d'un peu différent... et sous un autre nom. Sans pour autant tout bousculer. C'est juste qu'on s'amuse plus !

Gem Archer : Il y a du nouveau dans la mesure où Andy joue de la guitare sur celui-ci, et qu'on n'avait jamais enregistré avec Chris auparavant. En tout cas, c'est toujours du rock'n'roll, bien sûr.

L. G. : Notre musique est pleine de putains de couleurs. Il y a des morceaux très travaillés qui te font voyager, comme "Standing On The Edge Of The Noise Wigwam", qui est pleine de sons différents et de couleurs. De l'autre côté, tu as des titres comme "Three Ring Circus" avec guitare, basse, batterie et voix, point barre. C'est efficace. En plus, ça rend les vidéos plus faciles à réaliser, on n'a pas besoin d'en faire des tonnes pour expliquer ce qui se passe.

Êtes-vous plus proches les uns des autres désormais ?

L. G. : Ouais, on se voit même plus qu'avant. Attention, hein, on est des hommes, on ne s'appelle pas à la moindre égratignure.

A. B. : On a aussi, et surtout, appris à travailler réellement ensemble. Ça rapproche !

L. G. : Dans l'absolu, chacun doit avoir son putain de mot à dire dans le groupe, tout comme notre musique doit parler à tout le monde. Elle doit être universelle. Nous voulons offrir quelque chose de grand. Pas de simplement bien, tu vois ce que je veux dire ? De putain de grand.

À votre avis, Beady Eye peut-il aller encore plus haut qu'Oasis ?

L. G. : Les autres groupes qui visent le trône rock'n'roll sont là pour nous rappeler qu'il faut qu'on se bouge le cul. C'est pas qu'ils sont meilleurs que nous, juste qu'on doit montrer qu'on a les choses en main. Le but est de sortir vite un autre album. Nous sommes loin de notre putain de retraite !

Pour en revenir à Different Gear, Still Speeding, quand avez-vous commencé à composer ?

G. A. : Très vite après le split d'Oasis. On a fait nos premières chansons deux mois après.

L. G. : On était sûrs d'une seule chose : continuer de rocker. Même si on s'était calé du studio l'été dernier pour boucler l'album, on a fait un peu tout et n'importe quoi, on se laissait porter. Par exemple, "Bring The Light" est sortie toute seule, comme ça, et on a décidé de la mettre sur l'album. Les plus vieilles chansons que nous avons écrites, juste après le départ de Noel, elles n'avaient pas eu le temps d'être aimées. On ne savait pas ce qu'on allait en faire. Leur moment est finalement vite venu, on les a donc reprises et bien figolées. Elles en avaient putain de besoin !

Pourquoi avoir choisi "Bring The Light" comme premier single ?

L. G. : C'était pour devenir multimillionnaires ! (Rires.) En fait, cette chanson respire le travail bien fait, c'est un bon choix de la mettre en premier single. En plus, on est un groupe de guitares par excellence et ça ne s'entend

C'est comme un jeu. Ce n'est pas une envie de révolte ou pas, ce n'est pas non plus une simple expression de jeunesse, c'est juste de la violence... cool, apprivoisée. Donc le meilleur genre de violence qui puisse exister. C'est ça, de mûrir : on apprend ce putain de self-control. Enfin... presque ! (Rires, tandis que les trois autres membres du groupe se regardent d'un air entendu.)

L'esthétique de Beady Eye reste résolument sixties. Auriez-vous aimé vivre à l'époque du Swinging London ?

L. G. : On aime la musique de cette époque et nous ne voulons pas nous en cacher, c'est notre ADN. On a toujours écouté les Beatles, les Stones, les Who, les Sex Pistols... mais on ne fait pas une putain de copie des sixties, même si on a bien conscience d'avoir une putain de génération de retard. C'est juste notre putain d'esprit naturel, nous le vivons au quotidien. Ce n'est pas comme d'autres qui se la racontent old school et qui font de la merde, comme Duffy ! (Éclat de rire général.)

D'où ces clips "d'époque" éclairés comme celui du "Revolution" des Beatles ?

L. G. : On s'est déjà fait avoir par le passé, mais aujourd'hui, on est réellement impliqués dans tout ce qui concerne notre image. Les réalisateurs veulent parfois en faire trop, et nous, on veut que notre vidéo soit entre de bonnes mains. Ça peut te foutre une chanson en l'air si quelqu'un d'autre veut y mettre

saires pour s'imposer dans un univers trop saturé. Nous arrivons après cette époque, c'est presque le contraire. On ne peut pas vraiment se dire tellement originaux à soigner notre putain d'image, c'est normal aujourd'hui. Faut assurer un max.

Et cette chanson "Beatles & Stones" ? Parle pris ou simple hommage ?

L. G. : Cela ne devait pas être le nom initial. C'était "Beat me, Mama" ! Dans ce morceau il y a aussi un côté Elvis, dont je suis absolument fan. C'était cette vibe que nous recherchions avant tout.

Pourquoi avoir choisi Steve Lillywhite, très connoté eighties, comme producteur ?

L. G. : Il était chaud pour bosser avec nous. Il nous aime bien, notre musique aussi. Et on aime son travail. Quand on est arrivés à l'arrangement, on a bien vu que ça dépassait. Même si on essaye toujours de faire le meilleur enregistrement possible. Personnellement ne pense à se préserver pour la prochaine session, même s'il faut plusieurs prises. Ça, c'est jusqu'à ce que nous estimions que c'est la bonne.

Vous avez enregistré à Londres. C'est mieux de bosser à la maison ?

G. A. : Oui, mais ce n'est pas du tout patriotique ! On a voyagé aux États-Unis, mais les meilleurs studios sont ici. Et puis on voulait un son authentique. Notre son est finalement très anglais.

"ON NE FAIT PAS UNE PUTAIN DE COPIE DES SIXTIES, MÊME SI ON A BIEN CONSCIENCE D'AVOIR UNE PUTAIN DE GÉNÉRATION DE RETARD."

pas trop sur ce morceau... C'est pas mal de surprendre les gens.

A. B. : En plus, on peut danser dessus, elle est hyper entraînante. C'est un bon produit d'appel, quoi !

Et ce nom, Beady Eye ?

L. G. : Pas de raison particulière. Après tout, pourquoi cette putain de Terre tourne ? En fait, on ne voulait pas d'un truc cool, ou un truc de camés, de sucurs de b..., de velvet machin ou de je ne sais quoi d'autre. Le nom doit être neutre, ce qui est le cas du nôtre, il n'est pas là pour faire gagner des points. On s'en fout de gagner des points !

Comment décririez-vous votre évolution entre le dernier album d'Oasis et celui-ci ?

L.G. : Le dernier Oasis était trop mielleux et trop sombre à la fois. Déprimant, quoi ! Pas qu'il était mauvais, mais il lui manquait une putain de magie.

A.B. : Il y avait du boulot mais ce n'était pas assez punchy. Cette énergie qui nous a manqué, on a voulu la mettre dans ce nouvel album. Je crois qu'on a réussi.

Lorgnez-vous toujours du côté du punk, malgré votre identité typiquement britpop ?

L.G. : Oui, carrément, mais comme les Beatles et les Stones l'ont fait bien avant nous.

de sa petite histoire avec un clip qui n'en finit jamais. Alors que t'as envie de lui dire : "Hey mec, c'est ma putain de musique, on s'en fout de ton putain de roman !", tu vois ce que je veux dire ? Il faut éduquer les gens qui viennent tripoter ton son.

On vous imagine menant la vie dure aux photographes avec lesquels vous travaillez sur votre image ou celle du groupe...

L. G. : Quand on fait des photos, ce n'est pas un jour comme n'importe lequel. On aime briefer les photographes, histoire qu'ils aillent dans notre sens, tout en exprimant leur créativité, bien sûr. Nous ne sommes pas des putains de tyrans ! L'image est aussi importante que le son. C'est une question de respect pour le public. Sinon on n'a qu'à se balader dans la rue avec un putain de jogging crade, la morve au nez, tant qu'on y est !

G. A. : Mais il faut faire attention. J'ai toujours pensé que si un groupe avait une identité visuelle trop forte, c'était difficile de s'en défier... Les Beatles et Revolver, par exemple.

L. G. : Drôle d'exemple, Gem !

Tiens, tant qu'on arrive au rayon Beatles...

L. G. : Jamais entendu parlé ! (Rires.) Bon, OK, peut-être... Mais pour eux, l'image et tous ces trucs-là, c'était des mises au point néces-

L. G. : Ce n'est pas qu'une histoire de temps qui nous manquait, ou d'argent, c'est juste que ça respire différemment ici. Cet album est une sorte de déclaration de foi liée à la droite où nous vivons... Et puis c'est beaucoup plus pratique, avec notre vie de famille. retrouve Andy, on va chercher Gem, ou au contraire, et on va bosser à deux pas chez nous.

Où vivez-vous aujourd'hui ?

L. G. : Tous dans North London, où on est putain d'heureux, sauf Chris, qui est toujours dans son trou près de Liverpool, on ne comprend pas ce qu'il fout !

Quel est le planning de Beady Eye dans les prochains mois ?

L. G. : On va se donner à mort en continu à faire notre bout de chemin. Continuer à être rock'n'roll, c'est-à-dire de n'en rien à foutre de ce que les gens iront balancer comme conneries sur notre compte. Nous savons ce qu'on vaut, notre public aussi.

Un dernier mot ?

L. G. : Ce que je voudrais que les lecteurs Rolling Stone sachent, c'est qu'il n'y a pas de belle vie que celle d'un artiste, et que je n'ai jamais autant ressenti qu'aujourd'hui. Et surtout, vive la France !